

## Études littéraires africaines

SMIT, Johannes A., Johan VAN WYK & Jean-Philippe WADE, eds.  
*Rethinking South African Literary History*. Durban, Y Press,  
1996, 250 p.



Albert Gérard

Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042643ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042643ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gérard, A. (1996). Compte rendu de [SMIT, Johannes A., Johan VAN WYK & Jean-Philippe WADE, eds. *Rethinking South African Literary History*. Durban, Y Press, 1996, 250 p.] *Études littéraires africaines*, (2), 68–71.  
<https://doi.org/10.7202/1042643ar>

d'un roman biographique Tiv digne d'intérêt : *Akiga's Story* (1939). Dans sa contribution, M. G. A. Raji montre l'importance de la tradition arabophone dans le développement de la littérature hausa : odes, versification, métrique, rythmes, sujets, discours théoriques (le *Kalam*), rôle joué par l'influence arabe moderne dans la montée du nationalisme et des sujets profanes. A côté de Sa'adu Zungur, poète contestataire anticolonialiste, qui, à l'approche de l'indépendance, devint royaliste, Aminu Kano fut un auteur de grande qualité dont l'engagement humaniste et révolutionnaire fut total.

Les géants de la littérature hausa, Abubakar Amin, le conteur et le sage, Mohamed Sada, qui écrivit ce qu'il est convenu d'appeler un roman prométhéen (le récit de la vie d'un étudiant africain parti conquérir les secrets de l'Occident), *Uwar Gulma* (1967), Sa'adu Zungur et d'autres, ont été maintes fois évoqués dans les contributions du recueil, mais les romanciers anglophones contemporains ont eu la préférence des jeunes chercheurs, comme O. Abodunrin qui étudie *The Last Imam* d'Ibrahim Tahir, roman historique qui a tenté de faire pour le nord ce que *Things Fall Apart* avait fait pour l'est, et les œuvres de Zaynab Alkali.

L'un des mérites du recueil est de ne pas céder à l'assimilation Hausa-Nord et de faire place à la périphérie du monde hausa. O. Ogede nous plonge dans les genres utilisés dans les cérémonies funéraires des Igede. A. Bamikunle nous fait découvrir un auteur dramatique révolutionnaire du Kwara State, Obafemi et nous montre comment il utilise dans ses pièces militantes la figure Kirri de l'Agurumo, l'homme-animal, dont il fait le symbole des forces oppressives. S. Abdu étudie la poésie de Mamman J. Vatsa, longtemps l'espoir de la gauche au sein de l'armée et poète généreux trop tôt disparu.

Il faut donc souhaiter que tous les volumes à suivre de ces essais sur la littérature nord-nigériane pourront voir le jour et nous parvenir.

■ Michel NAUMANN

■ SMIT, JOHANNES A., JOHAN VAN WYK & JEAN-PHILIPPE WADE, EDS.  
*RETHINKING SOUTH AFRICAN LITERARY HISTORY*. DURBAN, Y PRESS, 1996,  
250 p.

L'Afrique du Sud a produit, au cours des deux derniers siècles, une littérature considérable en une douzaine de langues. En « repenser l'histoire » en 1996, ce n'est vraiment pas trop tôt ! Jusqu'à récemment, les historiens sud-africains ont vécu et œuvré dans la ségrégation. Au temps de l'apartheid, la littérature en afrikaans bénéficiait d'un appui officiel : son histoire a été explorée avec la plus grande minutie. Celle qui est écrite en anglais était depuis longtemps traitée comme une branchette exotique issue de l'arbre puissant de la littérature britannique. Quant aux œuvres

rédigées dans les neuf langues bantoues officielles du pays, elles ont généralement été considérées comme de simples instruments linguistiques et pédagogiques à l'usage des écoles. Le transfert de Nelson Mandela des horreurs de Robben Island aux honneurs de la Présidence de l'État a changé tout cela. A preuve, le recueil sous rubrique, publié sous les auspices d'un organisme récemment créé à l'Université de Durban-Westville, le Centre for the Study of Southern African Literatures and Languages.

Il n'est évidemment pas possible de rendre compte ici de chacune des quelque vingt études qui y sont réunies et qui marquent un nouveau départ. Dues à dix-sept spécialistes représentant huit universités sud-africaines, elles tendent, pour la plupart, à promouvoir le concept d'une histoire littéraire « nationale » au départ d'une production orale et écrite qui est plurilingue et polyethnique. L'immense ambition et la difficulté intrinsèque d'une telle entreprise expliquent et justifient que plusieurs de ces essais s'efforcent d'en jeter les bases théoriques. On ne peut qu'être frappé de l'influence qu'exerce la « théorie littéraire » française sur plusieurs collaborateurs, qui s'inspirent de Barthes, Derrida, Foucault, Lyotard et tutti quanti auxquels, hélas, ils empruntent volontiers leurs concepts ésotériques et leur hermétique herméneutique. Plusieurs collaborateurs cherchent à positionner la littérature de l'Afrique du Sud et son histoire dans le cadre des cultural studies, tarte à la crème de l'intelligentsia anglo-saxonne actuelle. Comment s'en étonner ? Après tout, l'espoir qui s'ouvre aujourd'hui devant ce pays est de devenir une société démocratique, interr raciale et multiculturelle. Depuis longtemps, une bonne partie de sa littérature reflète cette aspiration et il est sans doute essentiel que l'historien commence par définir les problèmes et les principes qui peuvent l'aider à réaliser un aussi vaste propos.

Vaste au point de paraître quelque peu chimérique à Malvern van Wyk Smith de l'Université Rhodes. Dans un essai quelque peu insidieux, il emprunte au gourou de Princeton, Harold Bloom, la notion d'intertextualité, et définit comme suit le problème qu'il juge essentiel et préalable : *What needs to be demonstrated, by scholarly archival research and close textual analysis, is whether our writers have actually listened and talked to one another across the cultural and linguistic rifts and abysses which till recently defined our socio-political landscape, What is required is the evidence of genuine intertextuality, of texts resonating intentionally to one another, and not merely exploring the same subject matter because they happen to have been written in the same part of the world.* (p. 75)

A faire de l'intertextualité, entendue dans un sens aussi restreint, le seul principe d'unité d'une littérature nationale, c'est évidemment vouer à l'échec, dès sa conception, un effort qui pourrait et devrait aider à la souhaitable transformation de l'« État » sud-africain en « nation ».

A ce scepticisme s'opposent Michael Chapman de l'Université du Natal, qui vient de publier un impressionnant panorama historique, *Southern African Literatures* (Londres, 1996), et surtout C.F. Swanepoel

de l'UNISA (Université d'Afrique du Sud) qui, depuis plusieurs années, s'efforce de diffuser « l'idéal d'une histoire intégrée de la littérature sud-africaine », où serait aussi englobée la création (orale ou écrite) en langues bantoues.

Au terme d'un exposé pragmatique et solidement argumenté, il considère que cette intégration pourrait se réaliser en trois étapes. En premier lieu, des spécialistes compétents devraient approfondir l'histoire littéraire de chacune des langues africaines du pays ; il en a d'ailleurs fourni l'esquisse dans un ouvrage collectif dont il a dirigé la rédaction avec son collègue D.B. Ntuli, *Southern African Literature in African Languages : A Concise Historical Perspective* (Pretoria, 1993). Viendrait ensuite l'établissement d'une taxonomie et d'une périodisation générales fondées sur l'histoire politique, sociale et économique du pays ainsi que sur la culture des groupes qui composent sa population.

Enfin, un effort devrait être accompli pour inclure l'art oral traditionnel, dont une partie significative est faite de poèmes panégyriques qui célèbrent des personnages historiques et peuvent par conséquent être datés avec une relative précision.

Il va de soi qu'un tel projet ne peut être mené à bien que par un travail d'équipe, comme en témoignent plusieurs essais à caractère monographique, qui restent proches de l'historiographie « nationale » traditionnelle ; ils s'en distinguent cependant en ce que les auteurs en appliquent les méthodes à des textes généralement marginalisés. Maje S. Serudu propose un panorama diachronique de la littérature en sotho septentrional ; une étude minutieuse de Jeff Opland explore les débuts d'une littérature écrite dans la presse xhosa à partir de 1837 ; C.T. Msimang se préoccupe du statut de ces littératures vernaculaires et spécifie les raisons (les unes justifiées, les autres inacceptables) qui en ont assuré la marginalisation ; Helize van Vuuren s'intéresse brièvement à l'influence de l'art oral des Bushmen sur la littérature des Afrikaners ; et Anne-Marié van Niekerk étend la notion de marginalité aux écrits féminins, dont beaucoup ne subsistent qu'en manuscrit ; plus généralement, en ce qui concerne le concept d'une littérature nationale pluriethnique, elle n'hésite pas à affirmer : *what strikes us most at this point is not the many valuable theoretical contributions made, but rather a disappointment in what has been achieved in practical terms.* (p. 139)

*Rethinking South African Literary History* est véritablement une œuvre séminale, qui atteste la détermination de l'intelligentsia sud-africaine à élaborer une « nouvelle histoire » littéraire où les diverses littératures ne seraient plus confinées dans les compartiments étanches de leur spécificité ethnolinguistique, mais apparaîtraient comme les éléments constitutifs d'un polysystème extrêmement complexe, certes, mais néanmoins enraciné dans une histoire commune qu'elles reflètent de manières différentes selon que d'aucuns en furent les victimes et d'autres les bénéficiaires. Il est donc indispensable que les historiographes de la littérature se débarrassent

désormais de la conception traditionnelle selon laquelle une littérature « nationale » est l'expression d'un « Etat-nation » ethniquement, linguistiquement et culturellement homogène, pour s'inspirer des méthodes comparatives telles qu'elles sont appliquées, par exemple, dans la monumentale *Histoire des littératures de langues européennes* en cours de publication sous les auspices de l'Association internationale de littérature comparée. C'est à cette condition que peut espérer réussir le projet révisionniste auquel aspirent la plupart des collaborateurs de ce recueil : ils sont les porte-parole de tous ceux qui, l'infâme institution enfin abolie et en dépit d'obstacles à vrai dire innombrables, entendent éradiquer enfin toute ségrégation culturelle pour jeter les bases mentales d'un consensus fondé sur la tolérance, la connaissance, la compréhension et l'estime de l'Autre.

■ Albert GÉRARD